

La tache

Jean-Paul Beaumier

Number 47, Winter 1991

Des marques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14960ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaumier, J.-P. (1991). La tache. *Moebius*, (47), 23–28.

La tache

Jean-Paul Beaumier

Si j'avais su, je ne me serais pas plaint. J'aurais collé une photo, un calendrier, un organigramme, une note de service ou n'importe quoi d'autre. J'aurais fini par ne plus y penser, par l'oublier. Peut-être la tache serait-elle disparue d'elle-même et tout serait rentré dans l'ordre, redevenu comme avant. Mais je me suis mis à avoir peur qu'elle ne grossisse, qu'elle ne s'étende.

J'ai d'abord cru qu'un collègue avait renversé du café. Un faux mouvement, quelqu'un vous bouscule par mégarde, ces choses-là arrivent tous les jours. À moins que ce ne soit l'employé de soutien en vidant le contenu de ma poubelle, un restant de café au fond d'un verre, une goutte qui devient aussitôt une éclaboussure sur la surface de la colonne. Mais dans ce cas, le liquide aurait laissé une trace, comment dire, il aurait coulé, dégouliné vers le bas au lieu de produire cet effet de turgescence, d'érection. Et puis ça n'a pas la couleur du café, c'est plus clair, davantage beige que brun.

Au début, je n'y ai pas vraiment porté attention. Cela m'agaçait, c'est vrai, mais sans plus. Mon bureau fait toutefois face à la colonne et, dès que je levais la tête, elle me sautait aux yeux. Une tache semblable à des milliers d'au-

tres, sans forme ni contour précis, si ce n'est cette ascension, ce jaillissement. Je passais des heures les yeux levés sur cette petite souillure, à en scruter les contours, l'étendue, à sonder le mouvement qui se déployait à l'intérieur. Il me semblait parfois la voir battre, respirer. Chaque fois que je m'en approchais, ma main glissait au-dessus de sa surface, sans jamais l'effleurer cependant. Je n'osais pas la toucher, comme si je craignais qu'elle ne s'incrute en moi.

Rapidement mon travail s'en est ressenti et j'ai accumulé du retard dans le traitement de mes dossiers. Il m'arrivait de plus en plus souvent de rester le soir pour essayer de rattraper mon retard. Peine perdue : dès que le bureau se vidait, comme un sablier que l'on renverse dans un sens pour le retourner dans l'autre, le lendemain matin, la tache s'animait, étirait lentement ses formes. Conscient de ma présence elle n'effectuait cette danse que pour moi (dans quel but ?). De longues heures s'écoulaient sans que je bouge, hypnotisé par cette chose qui se mouvait devant moi.

Puis je me suis mis à la reproduire mentalement sur d'autres surfaces : sur les notes que je rédigeais, sur les bouts de papier que je griffonnais pendant les réunions ou lorsque j'étais au téléphone, sur les pages du journal étendu devant moi, sur celles des livres que je consultais, sur les vitres des wagons de métro. Je l'apercevais même au plafond de ma chambre à coucher. Je la voyais partout. Comme si cette tache était, de façon indélébile, imprimée dans mon cerveau. Et je me suis mis à avoir peur.

La semaine dernière, je me suis enfin résigné à acheminer une demande écrite à mon supérieur afin de changer de bureau. Ma requête lui a semblé pour le moins inhabituelle, d'autant que je jouis d'un emplacement près d'une fenêtre et que je lui indiquais dans ma note que je préférais un bureau aveugle (ce sont les seuls qui n'ont pas de colonne entre les cloisons séparatrices). J'invoquais un trouble de la vue causé, selon un spécialiste que j'avais consulté, par la réfraction de la lumière du jour. Dès le lendemain, le directeur me convoquait dans son bureau et me priait de lui faire part de mes vraies raisons. Le motif invoqué, il en était persuadé, n'était qu'un prétexte. Avais-je un conflit avec mon voisin de bureau ? L'odeur de son tabac à pipe m'in-

commodait-elle ? La nouvelle imprimante installée près de mon bureau me dérangeait-elle ? Il y avait sûrement une autre raison. J'ai hésité avant de lui avouer la cause véritable de ma démarche, mais je ne pouvais plus reculer. Après m'avoir écouté sans m'interrompre une seule fois, il n'a manifesté aucune surprise, ni dérision ni mécontentement. Il m'a simplement demandé : «C'est tout ?» et j'ai acquiescé, à la fois honteux et soulagé. «Il n'y a malheureusement aucun bureau de libre présentement. Toutefois, m'a-t-il assuré en me reconduisant jusqu'à la porte, je verrai personnellement à ce que cette colonne soit rapidement repeinte.»

Je m'en voulais de m'être rendu ridicule pour si peu. Même si à aucun moment le directeur ne s'était montré désobligeant à mon endroit, les sourires de mes collègues et leurs chuchotements empressés dès que j'avais le dos tourné en disaient long sur sa discrétion. Je suis cependant convaincu que s'il avait eu à travailler toute la journée avec pareille tache devant les yeux, il aurait fait repeindre son bureau et personne n'en aurait jamais rien su.

Du sperme séché, voilà à quoi cette bavure me fait penser depuis quelques jours. Comme si quelqu'un s'était masturbé contre la colonne de mon bureau. Dès que je lève les yeux, c'est ce qui me vient à l'esprit. J'ai même poussé l'absurdité, un soir que j'étais sûr d'être seul sur l'étage, jusqu'à me coller le nez sur la colonne : il ne s'en dégagait qu'une âcre senteur d'humidité, de ciment qui suinte sur les parois rugueuses ; l'odeur des jours qui s'écoulent entre ces murs. La nuit, je rêve que quelqu'un se masturbe en riant très fort contre la colonne de mon bureau. Un rire obscène, maniaque me réveille et je n'arrive plus à me rendormir. La crainte d'apercevoir la tache sur l'un des murs de ma chambre, au plafond, ou pire sur le drap, m'empêche de faire de la lumière. Je reste étendu dans le noir et je m'efforce de penser à autre chose, d'étouffer ce rire en moi.

Ce matin, un ouvrier s'est présenté à mon bureau. À voir le demi-sourire non équivoque qu'il affichait, j'ai tout de

suite compris que la blague avait non seulement fait le tour de l'étage, mais de l'immeuble entier.

«Je viens pour la tache», s'est-il contenté de dire en se postant devant la colonne. Il la regardait fixement, comme s'il voulait être certain de s'en rappeler la forme, l'étendue et la couleur quand viendrait son tour de raconter l'histoire du gars-qui-avait-fait-tout-un-plat-à-cause-d'une-tache-sur-une-colonne. J'ai pris le premier dossier qui m'est tombé sous la main, je lui ai dit qu'il savait ce qu'il avait à faire et je suis allé m'enfermer dans la salle de réunion. Et j'ai attendu.

Vers midi, je suis retourné à mon bureau pour voir l'état des travaux. L'ouvrier était parti dîner. Tout le côté maculé de la colonne avait été sablé, mais elle était toujours là, inchangée, inaltérée. J'étais furieux. Il aurait suffi d'une seule allusion déplacée pour que j'explose. Heureusement il n'y avait plus personne sur l'étage. Je me suis assis dans mon bureau, le regard planté sur cette plaie vive, et j'ai attendu le retour de l'ouvrier.

«Qu'est-ce qui a bien pu faire une pareille tache?» m'a-t-il demandé en passant la main sur la surface comme s'il la caressait. «J'ai sablé autant que autant, mais ça ne donne rien. On dirait que c'est incrusté dans le ciment.»

Comme si j'en connaissais la cause, comme si j'étais responsable de ce qui avait souillé la colonne en profondeur. Tout ce que je voulais, c'était ne plus l'avoir sous les yeux. Qu'il s'y prenne comme il voudrait, qu'il pose une, deux, trois, dix couches de peinture s'il le fallait, mais qu'il l'élimine, qu'il la fasse disparaître. Cette fois j'avais élevé la voix, me retenant à peine de crier (je ne voulais surtout pas donner prise aux ragots qui avaient commencé à circuler sur mon compte). L'ouvrier ne souriait plus, il fixait la colonne en évitant de me regarder. «Vous savez, dit-il en se raclant la gorge comme pour appuyer ce qui allait suivre, l'humidité cause parfois de pareilles...»

L'humidité ! J'ai failli éclater de rire. L'humidité ! Il y a des tapis et des cloisons de laine partout sur l'étage, sur tous les étages. S'il y a une chose qui manque entre ces murs, c'est justement d'humidité. Tout le monde a des problèmes dans l'immeuble : toux chronique, saignements

de nez, picotement des yeux, somnolence, maux de tête, sentiment de fatigue. Même les murs en sont malades, ai-je failli lui répondre, mais je me suis retenu à temps. Je me suis dirigé vers la sortie, j'avais besoin de prendre l'air, de ne plus voir de murs. Que le ciel, un ciel sans nuage, sans aucune tache à l'horizon.

Je ne suis revenu qu'en fin de journée, au moment où la plupart des gens retournaient chez eux en toute hâte. Quelques collègues m'ont discrètement salué. J'ai attendu l'ascenseur durant de longues minutes sans penser à rien. Quand les portes se sont ouvertes, j'ai hésité avant d'entrer, avant de me retourner et d'appuyer sur le numéro de l'étage. La surface miroitante des portes me renvoyait mon reflet, l'image d'un homme fatigué et vieilli, et c'est à ce moment que je l'ai aperçue, très nettement, au-dessus de l'arcade sourcilière gauche, une petite tache de rien du tout.

